

## 8 - A Night of Knowing Nothing

Jérôme Michaud

Numéro 329, hiver 2022

Les meilleurs films de 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/99024ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Michaud, J. (2022). Compte rendu de [8 - A Night of Knowing Nothing]. *Séquences : la revue de cinéma*, (329), 10–10.

# 8 A Night of Knowing Nothing

JÉRÔME MICHAUD



Si on ne parle jamais de chefs-d'œuvre dans le cas des documentaires, c'est plus par habitude que parce que cette terminologie ne s'y appliquerait jamais. *A Night of Knowing Nothing*, gagnant de l'Œil d'or du meilleur documentaire au dernier Festival de Cannes, est une œuvre absolument majeure qui se sert de sa lenteur d'une manière redoutable. Sa réalisatrice Payal Kapadia, dont c'est le premier long métrage, a entièrement compris la force des contrastes au cinéma, alors qu'elle parvient à rendre absolument révoltantes des images de bruta-

lité policière, et ce, parce qu'elle les place savamment dans des segments d'une douceur marquée.

Depuis 2015, des manifestations étudiantes font rage en Inde. Elles sont menées par un mouvement de gauche anti-caste qui est, notamment, contre les nominations politiques dans les universités et contre la hausse des frais de scolarité. Kapadia, tout en renseignant son spectateur, propose de passer par des lettres d'amour fictives et une narration écrite pour déployer un film d'une belle hybridité : entre fiction et documentaire, entre film expérimental et film d'archives. La cinéaste fait preuve d'une maîtrise de la composition assez rare et complètement envoûtante de laquelle émanent beauté, nostalgie et lumière, et ce, malgré la sombre répression dépeinte.

Dans une courte séquence, elle présente une série d'actes violents qu'elle répertorie chronologiquement par l'intermédiaire d'archives journalistiques. Elle dresse alors le constat que nous avons perdu beaucoup de sensibilité face à la souffrance d'autrui : une tragédie n'attend plus l'autre dans un monde médiatiquement connecté. Par sa démarche splendide et profondément sentie, Kapadia parvient l'espace d'un instant à nous redonner cette affectivité perdue, ce qui est loin d'être anodin! ▲

# 7 Spencer

JÉRÔME DELGADO

Le titre à un seul mot dit tout : ce film sur la famille royale la plus médiatisée tient en un personnage, l'intrus du groupe, son canard boiteux. C'est la marginalité d'une femme, ou son caractère excentrique et dysfonctionnel aux yeux des Windsor, qui sert de trame narrative.

Signé Pablo Larraín, *Spencer* aurait pu souffrir de la comparaison avec la télé-série *The Crown*, dont la quatrième saison (2020) décrit les années Diana Spencer. Malgré cette autre plongée dans les châteaux de Sa Majesté, ou peut-être en raison d'elle, le long métrage de Larraín est décapant, rafraîchissant.

Après *Jackie* (2016), le réalisateur chilien transperce une autre carapace posée sur une femme de pouvoir. *Spencer* n'est pas un *biopic*, mais une fabulation subjective sur une princesse, tout comme la Aline de Valérie Lemerrier n'est pas Céline.

Ce qui détonne, c'est la rigueur à coller à ce seul personnage dissonant. Il faut plusieurs scènes avant que Diana parle à un membre de la famille royale. La réplique vient surtout d'abord du personnel en service (le vassal, l'habilleuse, le chef cuisinier). Et de ses enfants. La reine et le prince Charles sont (très) secondaires.

Kristen Stewart est troublante d'authenticité, au-delà de sa ressemblance physique avec la réelle Lady Di. Déterminée et fragile à la fois, son personnage fait fi des us et coutumes,



prenant soin de ne respecter aucune ponctualité, tout en craignant pour sa vie. Abandonnée à ses problèmes de santé mentale, elle affronte seule ses troubles alimentaires et les fantômes des lieux. Sans tomber dans l'horreur, certaines séquences sont éloquentes du mal intérieur qui la ronge.

En écho aux sentiments d'enfermement, le récit tient dans un espace-temps précis, un quasi-huis clos dans la résidence Sandringham, trois jours autour de Noël. La finale est, par opposition, l'expression d'une salutaire libération, bien qu'elle annonce, par une escapade en voiture, la fin tragique de la princesse. ▲